

Point de vue

Quel désir pour l'Europe ?, par Danielle Rapoport

LEMONDE.FR | 19.05.05 | 12h53

Il faut dire oui à l'Europe par fidélité à l'histoire, par vigilance et par respect de ce qui doit subsister d'humain chez les hommes. Parce qu'elle représente, en soi, confrontée à la limite de la souveraineté nationale, une possibilité de dépassement essentielle au vrai progrès humain, celui qui nous fait devenir "Mensch". Rien que pour cela le "oui" s'impose. Pour s'ouvrir, aller plus avant, se projeter, même dans l'inconnu et l'aléatoire, risquer, espérer et donc construire du futur, oser dans le même temps l'angoisse et le jubilatoire. Oui, avoir peur de (se) perdre dans l'ouverture, mais être convaincu que c'est dans la restriction, la fermeture et la régression que le risque est là, celui de "mourir à soi" dans la perte du désir et de la tension vers l'autre. Notre société souffreteuse n'ose le risque. Une société est malade si le poids des angoisses et des peurs entame les capacités de rebondir et de s'adapter. Quand elle ne se donne pas l'opportunité d'advenir à "plus qu'elle-même" et de porter les individus qui la composent au-delà d'eux-mêmes par un désir et un projet qui les poussent hors de leurs frontières intérieures. Quand elle veut tout prévoir et érige la précaution en système. Quand elle prône par ses rigidités la perte de l'échange et donc la répétition du même. Quand elle ne peut plus faire confiance dans sa capacité d'adaptation au changement et quand les "passages" se vivent sur le registre de la perte plus que du gain. Quand les termes de protection et de sauvegarde priment sur ceux de création et d'ouverture.

Oui, les Français ont peur de l'Europe parce qu'elle représente, dans l'imaginaire, une ouverture que des années de centralismes et d'Etat protecteur n'ont su ériger en désir d'accepter l'autre comme une richesse potentielle.

Oui, les Français ont peur pour leurs droits acquis parce que cette société n'a su faire valoir les nécessités du civisme, de la civilité, de la responsabilité pour soi et pour l'autre, et qu'il est plus facile de s'arquer sur le présent que de construire du futur.

Oui, les Français sont malades du temps, à glorifier les valeurs d'antan et craindre l'imagination d'un à-venir possible.

Oui, les Français ont peur de l'uniformisation dans le maelström de la mondialisation/européanisation, comme si elle n'existait pas déjà, et tant sont absentes aussi les valeurs de singularité des actes et de la pensée qui pourraient, par capillarité et exemplarité, articuler de nouveaux liens entre l'individuel et le collectif. Oui, les Français ont peur de ne pas pouvoir et savoir s'approprier les avantages de la construction européenne, qu'ils réservent aux tout-puissants, tant est fragile la valeur qu'ils s'accordent à eux-mêmes et à leurs capacités de projection et d'adaptation.

Un certain nombre de Français ont eu peur de l'euro, parce que cette nouvelle monnaie a été promue sans ancrage symbolique, dont le moindre aurait été de donner à l'Europe sous-jacente des valeurs autant humaines qu'économiques. Au lieu de cela il leur a fallu, depuis le début, utiliser leur énergie et leurs efforts à décrypter les retards des prix augmentés et à se méfier du reste. Alors qu'ils étaient prêts, et ce depuis 1999, à "vouloir" l'euro, dont ils pressentaient qu'il les mènerait à de nouvelles références et valeurs dépassant largement le facteur prix. Ils évoquaient à l'époque la force de protection et de projection que représentait cette monnaie face à l'hégémonie des grandes puissances. Mais ils sont restés isolés dans cette démarche, même s'il faut remercier ici les "passeurs d'euro" dont les plus efficaces se sont retrouvés ... du côté du grand commerce.

Dire oui à l'Europe aujourd'hui, c'est prendre en compte toute la mécanique des peurs et de la confiance,

les identifier pour les entendre et pouvoir y répondre. Une peur sans objet, c'est une angoisse contre laquelle on ne peut lutter. Une grande peur activée aujourd'hui est celle du changement. Il s'agit de quitter quelque chose de familier pour aller vers de l'ailleurs et de l'inconnu. Pour faire ce passage – comme l'enfant risquant la marche vers les bras accueillants des parents – il faut une croyance ineffable en soi, et en l'autre une confiance construite par le temps, par la preuve et l'exemplarité. Nous sommes loin du compte, fragiles, méfiants et suspicieux que nous sommes devenus, en perte de liens et d'appartenance.

L'ouverture à l'autre et la porosité des frontières ont aussi leurs effets pervers : fantasme de "contamination" d'un "autre" non maîtrisable, perte identitaire, fragilisation des mécanismes d'autoprotection ... cette peur révèle aussi la fragilité des barrières psychiques et sociales de protection, révélée par la difficulté des institutions européennes d'être perçues comme des contenants collectifs positifs. C'est pourquoi il faut dire oui à cette construction quasi thérapeutique des institutions, pour "é-mouvoir" le désir de s'y projeter et d'aller plus avant.

Une troisième peur rejoint les cauchemars d'enfance, quand des ombres sans visage se penchent pour une "dévoration" redoutée. Une Europe sans visage, c'est une Europe sans reconnaissance de l'autre, sans médiation et donc potentiellement barbare. Le choix en soi d'avoir proposé aux Français un référendum est une première façon de rendre "humaine" la face de l'Europe car il aura été choisi de s'en approcher pour s'y familiariser. Dire non, c'est couper l'élan de la reconnaissance et en retour, risquer les fantômes d'une entité sans contour.

Dire oui en connaissance de cause est une démarche discriminante à condition qu'elle soit portée, de part et d'autre, par une conviction. Celle de savoir que seuls, l'individu, la nation, ne peuvent rien, ne désirent rien, s'ils ne sont soutenus en retour par un désir plus grand qui les accompagne vers du "plus que soi", dans un système de dépendance choisie qui fasse renoncer à la toute-puissance narcissique et à l'illusion d'une souveraineté fermée sur elle-même. Les conditions d'une spirale positive dépendent, pour les acteurs en présence, individus et institutions, de la réussite du "passage" où la liberté de soi se conjugue à l'aune de la présence, voulue, reconnue, désirée, de l'Autre.

Danielle Rapoport est psychosociologue, spécialiste de l'étude des modes de vie et de la consommation

Le Monde.fr

- » A la une
- » Archives
- » Examens
- » Météo
- » Emploi
- » Aide
- » Le Desk
- » Forums
- » Culture
- » Carnet
- » Shopping
- » Newsletters
- » Opinions
- » Blogs
- » Finances
- » Immobilier
- » Nautisme
- » RSS

© Le Monde.fr | Conditions générales de vente | Qui sommes-nous ? | Aide

Le Monde

- » Abonnez-vous 15€ par mois
- » Déjà abonné au journal
- » Découvrez "Le Musée du Monde"

